

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Les élus que vous êtes* de Clément Lockquell**
Clément Lockquell, *Les élus que vous êtes*, Montréal, Fides, 1973, 116 p.

Patrick Imbert

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1984). Compte rendu de [*Les élus que vous êtes* de Clément Lockquell / Clément Lockquell, *Les élus que vous êtes*, Montréal, Fides, 1973, 116 p.] *Lettres québécoises*, (36), 67–69.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



par Patrick Imbert

LES ÉLUS QUE VOUS ÊTES

DE CLÉMENT LOCKQUELL

Pour rendre hommage au Frère Clément Lockquell, éducateur et homme de lettres, décédé à Québec en juin 84 Lettres québécoises a demandé à Patrick Imbert de faire une relecture de

LES ÉLUS QUE VOUS ÊTES

Le Frère Lockquell a été toute sa vie professeur de littérature. Il fut aussi un brillant critique littéraire. Il n'a écrit qu'un seul roman qui eut beaucoup de succès.

Rappelons que Les Élus que vous êtes a été publié en 1949 par les éditions Variétés et a été réédité chez Fides en 1973.

Cet ouvrage, publié en 1949, et qui s'est mérité, en 1950, le prix littéraire de la province de Québec, est qualifié, lors de sa réédition, en 1973, «d'autobiographie à peine romancée et qui tourne court.» (p. 11). C. Lockquell, Frère des Écoles chrétiennes et professeur à Laval (École de pédagogie, Faculté des Lettres, Faculté des Sciences sociales, et Faculté de Commerce) ajoute: «J'ai longtemps refusé, par paresse et aussi par crainte, qu'on réimprime cet ouvrage que je juge inachevé. Pourtant, je n'ai rien changé à ces pages pour qu'on sache comment on sentait et écrivait «de mon temps» et dans un monde particulier.» (p. 11).

Ainsi, lui-même, en 1973, a déjà procédé à une relecture de son ouvrage et y trouve, parmi ses lignes de force et ses faiblesses, une authenticité liée à une manière d'écrire et à des préoccupations

historiques qu'il est bon de faire connaître dans toute leur saine candeur. Il est très intéressant de prendre connaissance des doutes, des interrogations intenses, des audaces et des pas en arrière qui marquent cette vie, à une époque où la Révolution tranquille se prépare et où les jeunes générations commencent à ne plus accepter la rigidité d'une discipline séculaire: «Il me semble, intervint le directeur, que, vu l'exiguïté de nos locaux, nous pourrions accorder à nos élèves internes le privilège, d'ailleurs contrôlé, de se promener en ville pendant une demi-heure, après les repas.» (p. 79).

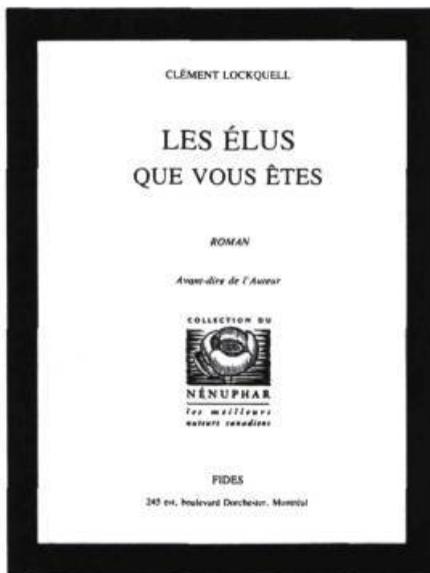
C'est à ces détails que se mesure l'évolution à petits pas qui préparait la venue d'une américanité (celle dont parlera Jacques Languirand dans son court essai *Le Québec et l'américanité*) où la liberté, l'individualité s'affirmaient avec les angoisses et les doutes qui assaillent toujours ceux qui veulent assumer leur destin d'une manière différente. On remarque, détail significatif, que les réformistes, les progressistes comptent (à tous les sens du terme) sur les surdéterminations économiques pour l'emporter démocratiquement face aux tenants d'une tradition qui «a fait ses preuves»: «Le caissier au budget instable, inclineraient cependant aux réformes qui introduiraient plus d'initiative dans la vie des internes, parce qu'il escomptait qu'elles réduiraient les dépenses de la maison: repas pris en ville, congés plus fréquents, vacances prolongées, moins d'effets à fournir pour les sports.» (p. 75). Voilà qui ne peut déjà, en incidence, qu'évoquer une liberté qui passe aussi par le biais d'une réorganisation et d'une emprise économiques inéluctables que Bes-



sette analysera clairement dans *Le libraire (Lettres québécoises n° 31, automne 1983)* à travers le réformisme timide et «libertin» du libraire matérialiste et hypocrite.

Mais le frère Bernard (alias C. Lockquell) ne manque pas d'affirmer: «Ce sont justement les grands mots que nous avons trop oubliés. Les réalités ne nous touchent plus. Et quand nous comprenons ce qu'ils veulent dire, ces grands mots, nous en avons peur. Liberté, initiative, personne humaine, mots qui sont devenus pour nous synonymes de révolution, désobéissance et égoïsme.» (p. 78).

Passé alors un souffle nouveau mais dont on saisit toute la mesure quand on se souvient que *Refus global* de P.E. Borduas a été publié, sous forme ronéotypée, en 1948 et qu'il a provoqué un scandale immense suivi par un silence profond. Dans ce *Refus global*, on peut retenir ce qui suit: «Les progrès matériels, réservés aux classes possédantes, méthodiquement freinés, ont permis l'évolution politique avec l'aide des pouvoirs religieux (sans eux ensuite) mais sans renouveler les fondements de notre sensibilité, de notre subconscient, sans permettre la pleine évolution émotive de la foule qui seule aurait pu nous sortir de la profonde ornière chrétienne.» (p. 34); «fini l'assassinat massif du présent et du futur à coups redoublés du passé.» (p. 36). Face à *Refus global*, les artisans futurs de la Révolution tranquille se multiplient et, tout en rejetant la sclérose, se désolidarisent sans équivoque de ce manifeste: «Nous acceptons en grande partie votre critique des institutions sociales; l'exploitation du pauvre par le riche, l'utilisation de la peur, la prétention moderne de tout régler par la seule raison, l'intellectualisme néfaste, la désincarnation d'une certaine pensée contemporaine, l'absurdité des guerres, l'exploitation intéressée de certaines vérités religieuses. Non seulement nous acceptons cette critique, mais nous l'avons maintes fois formulées nous mêmes (...) Mais votre refus global du Christianisme, comment pourrions nous le partager...» (Gérard Pelletier, *Le Devoir*, 13 novembre 1948, p. 9). Quant au père H.M. Robillard, il se multiplie et publie la réponse de la tradition catholique à *Refus global* (*Notre temps*, 4 septembre 1948, p. 4; *Le Devoir*, 20 décembre 1948, p. 10, etc).



Ainsi, on commence à voir que le silence qui suivit ce scandale doit être rempli; *Les élus que vous êtes* marque une voix stratégique qui permet de contrôler les aléas de la situation en accordant quelques satisfactions aux tenants, de plus en plus nombreux, d'un certain renouveau encore à définir. Silence total et projet progressiste vont de pair dans l'organisation pédagogique et sociale.

Dès lors, *Les élus que vous êtes* procède à une discussion de l'obéissance et de l'initiative (p. 85), sujet fondamental, en particulier pour un Frère soumis aux décisions hiérarchiques et encore plus à l'impératif moral de l'humilité: «... ne faut-il pas l'envisager comme un initiateur qui bat en brèche la plupart des opinions et des préjugés reçus, qu'ils soient cléricaux, sociaux ou pédagogiques?» (p. 87). Cette humilité qui fait paraître comme orgueil individuel toute volonté de changement ou d'initiative, face à une organisation qui est parfois, dans un moment de désespoir, qualifiée de «machine sociale puissante qui pouvait très bien se passer de moi» (p. 25), inhibe constamment toute volonté de changement et maintient le Frère Bernard dans les voies du juste-milieu; celui-ci se définit désormais comme le lieu d'une évolution nécessaire et lente se produisant sans heurt et presque sans se manifester. Dès le départ, le Frère Bernard a été en butte à ceux qui ont interprété son zèle novateur comme une tare puisque le chapitre des vœux lui a demandé de repousser de 3 ans le moment de prononcer des vœux perpétuels: «En bref, on m'accusait d'être plus enclin à la littérature qu'à la vie spirituelle, plus disposé à la critique qu'à l'obéissance.» (p. 51).

Toute une dimension sociale se marque aussi chez le Frère Bernard envoyé enseigner dans un collège chic (celui de son enfance) où les pauvres ne peuvent étudier, vu le petit nombre de bourses accordées, de plus, grâce à la «charité» des nantis: «On n'oublie plus ces yeux un peu mouillés, ces lèvres un peu tordues, ces habits propres mais pas neufs. On se prend à détester ces cochons d'élèves bourgeois et cancrens qui volent à cette intelligence la science à laquelle elle a droit. Et l'on rage encore davantage en songeant que, sans leur maudit argent, on ne donnerait pas de bourses du tout.» (p. 72).

C'est alors toute une dimension ironique et caricaturale qui se révèle (p. 65-72) dans les scénettes où les quelques parents riches ou à l'aise viennent s'entretenir avec l'éducateur de leur rejeton étudiant peu. Le Frère Bernard est alors aux prises avec des parents d'un snobisme qui n'a d'égal que leur matérialisme brutal et leur insolence. Mais ce qui est souligné, à travers la référence à ces bourses, à l'emprunt d'automobiles et aux dons, c'est la grande dépendance des professeurs et du collège vis à vis de ceux qui tenaient entre leur main les éléments des pouvoirs économiques et sociaux.

Tout au long des *Élus que vous êtes*, se manifeste la hantise d'être prisonnier de la société séculière et laïque, d'être aux mains, déjà, d'une «désublimation répressive» (comme l'appellera H. Marcuse) qui se donnerait bonne conscience en entretenant ses «élus», à condition qu'ils se conforment à l'ordre établi et qu'ils ne parlent pas: «Pourquoi n'ai-je pas saisi le jeu de ceux qui feignent de nous ignorer et qui sont précisément ceux qui nous craignent, ceux qui ont intérêt à ce que nous ne prenions jamais conscience de notre force? Ils ont exploité notre humilité, notre soif d'effacement. Nous nous sommes trop complaisamment prêtés à leur plan d'annihilation.» (p. 63).

À plusieurs reprises, le Frère Bernard est au bord d'un engagement plus grave, d'une angoisse encore plus profonde, d'une «insolence» plus intense mais, bien sûr, il n'est pas «le frère untel» (J.P. Desbiens, *Les insolences du frère untel*, 1960). Pour le moment encore c'est, dans le zèle créatif, une forme de détachement qui triomphe, car il s'enracine fondamentalement dans une conscience profonde du péché et de l'échec:

«Encore aujourd'hui, j'hésite à croire que j'aie jamais connu la jeunesse. Celle que j'ai vue vivre, je l'ai tour à tour considérée comme une humanité rabougrie, graine déjà pourrissante ou comme une semence saine qu'allait inévitablement contaminer le contact avec le monde. J'ai toujours été ballotté entre un secret dégoût et une immense affection un peu douloureuse.» (p. 43).

«Mundus senescit» dit aussi le moine dans *Le nom de la rose* de Umberto Eco ce qui s'oppose profondément à Jean Le Moyne qui, dans *Convergences* (1961), reprendra l'optimisme teilhardien et réinstaurera une finalité possible bien opposée à la déperdition du sens, à l'entropie. Alors, le passé ne sera plus à ressaisir mais le présent et le futur à construire dans un monde éclairé par le Verbe. C'est déjà là que se dirige le Frère Bernard, quoique timidement, quoique retenu encore par des sentiments et des préjugés qui le rattachent à des opinions par trop séculaires, comme cette mysoginie atroce dont n'ont que faire la charité chrétienne et le Catholicisme: «O femmes abusives, peut-être la Providence vous a-t-elle placées sur nos routes pour nous ancrer dans un célibat un peu lourd, quelques jours, mais que votre présence, même momentanée, finissait par faire considérer comme une garantie d'inappréciable paix!» (p. 65).

Les élus que vous êtes marquent donc une voie dans l'évolution d'une société nord-américaine de plus en plus en prise sur le monde qui, après la deuxième guerre mondiale, ne pouvait plus en rester aux vieux antagonismes. Déjà dans ce livre, le passé n'était plus le maître, grâce à la réflexion intense, aux cas de conscience du Frère Bernard qui porte la pédagogie catholique dans les traces mouvantes d'un vingtième siècle emporté par le génocide et la torture et doutant de lui même.

Patrick Imbert.

Clément Lockquell, *Les élus que vous êtes*, Montréal, Fides, 1973, 116 p.

PLUS
ON EST
DE FOUS
PLUS
ON LIT!

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Du 20 au 25 novembre 1984 • Place Bonaventure

mardi 20 novembre	17h00 à 22h00
mercredi 21 novembre	12h00 à 22h00
jeudi 22 novembre	12h00 à 22h00
vendredi 23 novembre	12h00 à 22h00
samedi 24 novembre	10h00 à 22h00
dimanche 25 novembre	10h00 à 18h00